CE QUE PENSE

HENRI LASSERRE

DU ROMAN

D'ÉMILE ZOLA

CONVERSATIONS ET INTERVIEWS

PAR

Louis COLIN

Prix : *Franco* 75 Centimes

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL

4, rue Madame, et rue de Rennes, 59

CE QUE PENSE HENRI LASSERRE

DU ROMAN D'ÉMILE ZOLA

CE QUE PENSE

HENRI LASSERRE

DU ROMAN

D'ÉMILE ZOLA

CONVERSATIONS & INTERVIEWS

PAR

Louis COLIN

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL, 4, RUE MADAME
ET RUE DE RENNES, 59

PRÉFACE

—

Le 20 août, comme tous les ans, à pareille époque, j'arrivais à Lourdes. Là, je trouvai le même mouvement, les mêmes brancardiers, les mêmes hospitalières, et, derrière la vivante armée de la charité, la même grande foule.

La Source miraculeuse, identique à elle-même, continuait à verser ses flots bienfaisants.

La grâce divine, elle aussi, continuait à se répandre sur les multitudes agenouillées. Les prodiges éclataient, magnifiques et nombreux; et des milliers de voix suppliantes montaient éplorées sur les bords du Gave : *Ave, Ave, Maria !*

J'ai eu la joie de raconter, dans *la Vérité,* plusieurs de ces surnaturelles guérisons. D'autres ont paru dans *l'Univers* et dans *la Croix.*

Que je me sentais loin de Paris ! Et je n'y aurais guère pensé, si le nom de Zola et le scan-

dale de son dernier roman n'eussent retenti aux alentours de la Grotte, comme un écho de blasphème lointain.

Parmi les pèlerins, peu avaient lu ce livre. Mais presque tous l'avaient vu, soit aux vitrines des libraires, soit dans les gares, soit aux boutiques des quais. Leur oreille avait été assourdie par le tapage des réclames, et ils me demandaient :

— Qu'en pense Henri Lasserre ?

— Je l'ignore, car il n'est point ici comme de coutume. Mais, s'il l'a lu, je saurai bientôt son avis, en tout état de cause.

— Et vous nous le direz ?

— Assurément.

A quelques jours de là, rentrant de Lourdes et traversant la terre du Périgord, je débarquais en gare de Siorac-de-Belvès vers dix heures du matin. Siorac est situé à l'entrée d'une très belle vallée, bordée de hautes collines, au milieu de laquelle coule avec majesté la Dordogne, large et claire.

A sa gauche et à sa droite, lui faisant cortège, s'avancent deux rangées de peupliers. Siorac et le Coux se touchent. Le Coux contient les Bretoux, et les Bretoux assis au milieu de grands arbres, sur un vaste plateau qui domine la

contrée, sont la résidence où tendaient mes pas et mes vœux.

Descendu à Siorac, je me mis en route pédestrement, et au bout d'une demi-heure, sans être aucunement attendu, j'arrivais chez Henri Lasserre.

Les quelques lignes qui précèdent eussent été toute ma préface, si, entre le jour où je les ai écrites et celui où paraît cette brochure, un grave incident ne s'était produit.

Effrontément pris à partie par M. Zola dans une lettre au *Figaro* et dans une interview de *l'Echo de Paris,* Henri Lasserre s'est trouvé dans la nécessité de répondre à celui qui, après avoir falsifié l'histoire, s'évertuait à calomnier l'historien. Les lettres qu'il a publiées ont retenti dans toute la presse. Elles s'éditent à la librairie Dentu sous ce titre : Les *Lettres de Henri Lasserre,* à l'occasion du roman de M. Zola, *suivies de pièces justificatives.*

S'en tenant aux grandes lignes, ces lettres, vraiment magistrales et écrasantes, n'ont pu entrer en mille détails que le lecteur désirerait connaître. Dans les causeries que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Henri Lasserre, sa parole lumineuse et profonde a pénétré tous les coins et recoins de l'œuvre de mauvaise foi qu'il a exa-

minée devant moi. Toutes les méthodes et pratiques du romancier sont mises à jour, ses impostures dévoilées, ses flagrants délits constatés. Dans la liberté et l'abandon de la conversation, M. Lasserre, répondant à toutes mes questions, n'a voulu laisser rien d'obscur, et, par surcroît, m'a éclairé sur nombre de choses de haut intérêt que je ne songeais point à lui demander. Les pages qui vont suivre sont un écho fidèle de ce que j'ai eu tout profit et tant de joie à entendre.

Afin de contrôler ma propre mémoire, j'ai soumis à M. Lasserre, avant de les imprimer, les paroles de lui que je rapporte et il m'a répondu : « Je reconnais mes pensées et mes expressions. Tout est exact. »

Ainsi s'explique la publication simultanée, à l'occasion du roman de M. Zola, de *Lettres de Henri Lasserre* et de *Ce que pense Henri Lasserre*.

Ces deux brochures se complètent sans se répéter, autrement qu'en quelques légers détails. Elles forment, pour ainsi dire, sur le même sujet, deux chapitres d'un même livre.

CHEZ HENRI LASSERRE

PREMIER ENTRETIEN

— Puisque vous n'êtes pas venu à Lourdes, c'est Lourdes qui vient à vous. Me voici!

— Comment? c'est vous! Que Lourdes soit le bienvenu chez moi, mon cher ami, je suis très heureux de vous voir.... Ces jours-ci je me disais : Si seulement un vent heureux pouvait souffler et conduire ici quelque bon pèlerin pour m'apporter des nouvelles du Pèlerinage national.... C'est vous qui m'arrivez. Que béni soit le bon vent qui vous amène ce matin aux Bretoux!

— A coup sûr c'est celui de l'amitié, et un peu aussi celui de la curiosité.

— Vite un couvert!

Je m'assis et la conversation s'engagea.

— Eh bien, le Pèlerinage était-il beau?

— Très beau, comme toujours. Une foule magnifique. On parle de trente-cinq mille pèlerins.

— Oui, j'ai vu cela dans *la Croix*. Dieu soit loué!

— Vous seul manquiez à l'appel!... Et je dois dire qu'on vous a réclamé chez tous vos amis.

Ce qui vous faisait désirer doublement, c'était une chose bien étrangère à ce que vous aimez.

— Quoi donc?

— Le *Lourdes* d'Emile Zola. Chacun me disait en forme de refrain : « Qu'en pense Henri Lasserre?... » Ce que vous en pensez, je viens vous le demander.

A cette question, je vis le front de l'historien de Lourdes se plisser. Un nuage passa instantanément sur sa figure.

— Vous mettez, me répondit-il lentement, et en scandant chacune de ses paroles, vous mettez mon esprit sur un sujet pénible.

J'ai éprouvé une répugnance croissante à lire ce volume.... Et présentement vous avouerai-je qu'il m'est désagréable d'en parler?

— Je m'en doutais un peu. Mais pour l'amour de Lourdes, pour l'amour de moi, qui, sans crier gare, suis venu prendre place à votre table, dites-m'en un mot.... rien qu'un mot....

— Vous le désirez donc beaucoup? Eh! bien, j'essaierai. Est-ce sur le roman, sur la morale, sur l'histoire, sur les récits, sur les procédés littéraires de l'écrivain que vous voulez avoir mon sentiment?

— Vous avez dit d'abord : le roman.

— Roman et Lourdes, mon cher Colin, sont deux mots qui hurlent de se trouver ensemble. Les asso-

cier, c'est déjà manquer de respect à l'idée religieuse que Lourdes représente.

— Vous vous disiez peut-être que ce roman serait tout au moins de l'histoire vécue, des spectacles vus, des émotions ressenties?

— Je ne me disais rien.... La pensée d'un roman sur Lourdes me répugnait.

Ainsi que je l'écrivais tout récemment à un auteur autre que Zola, qui avait également placé son roman sur la terre de Lourdes, il y a quelque chose qui choque le sens chrétien à voir des personnages imaginaires et des scènes fictives, se mouvoir et se dérouler sur ce qui fut, sur ce qui est encore le sol sacré d'une histoire divine. Je ressentais quelque chose de ce que j'éprouverais, si devant moi, dans les murs d'une église, s'installait un banquet, s'ouvrait un marché, se dressaient les planches d'un théâtre. La majesté du lieu, les souvenirs célestes qu'il évoque, le spectacle de ceux qu'on y voit prier, y chercher guérison, consolation, espérance, tracent autour de Lourdes une barrière de respect qui me semble toute naturelle, et qu'on ne saurait franchir sans profanation.

— Comme vous avez raison! Mais, le fait étant accompli, la barrière ayant été franchie, que pensez-vous de l'œuvre de Zola en elle-même? Quel est le principal reproche que vous lui faites? Quel est le point particulier, ou, si vous le préférez, la pensée dominante qui, dans ce livre de boue, a le plus écœuré l'historien de la Vierge sans tache et de ses miracles?

Mon hôte réfléchit un instant.... Hésitait-il à parler? Interrogeait-il sa mémoire? Cherchait-il la formule de ses pensées?

J'attendais anxieux.

Tout à coup il leva vivement la tête, me regarda et me dit :

— Avez-vous lu Montaigne?

— Oui, assez.

— Vous souvenez-vous de la première phrase de l'introduction à ses admirables *Essais?* « C'est ici un livre de bonne foy, lecteur. »

Eh bien ! ce qui m'a paru le plus triste à constater, c'est que, si l'on voulait condenser en une seule ligne toute la substance des 600 pages de M. Zola, on n'aurait qu'à écrire le contraire de ce qu'écrivait mon compatriote du XVI^e^ siècle : « C'est là un livre de mauvaise foi. »

— Telle est, en effet, l'impression que j'ai ressentie moi-même à le lire ! A chaque pas, sur un sentier de fleurs apparentes, je devinais le piège tendu, et constatais sous mon pied les glissants et tortueux mouvements de la bête à venin, prenant position.

— Et vous ne vous trompiez point, mon ami, son procédé est aussi simple que déloyal.

— Quel est-il donc?

— Celui qu'emploient certains joueurs. Ils font disparaître quelques cartes, les remplacent par d'autres et biseautent le jeu tout entier.

Lorsque, dans son roman, pour se donner du cré-

dit et un aspect de véracité, il raconte un fait exact dans sa substance, il a soin d'omettre les circonstances spéciales qui lui donnent un caractère miraculeux et il leur en substitue d'autres qui permettent d'invoquer l'explication naturelle et la suggestion. Il falsifie le document par de savantes ratures et par de non moins savantes surcharges. Après quoi, il dit à ses lecteurs confiants : « Voilà la vérité. »

Une guérison réelle, incontestable, éclatante, humainement inexplicable, dont il veut parler, s'est-elle produite dans la solitude de la Crypte, — par conséquent dans le silence et l'absolue impossibilité de toute excitation extérieure — il la fait mensongèrement s'accomplir au milieu des multitudes, exaltées par les émotions d'un grand Pèlerinage, par les prières incessantes, par l'ardente parole des prédicateurs. Après quoi, il dit à son lecteur confiant : « Ce fut la suggestion de ce prodigieux déploiement qui produisit la guérison. »

Les certificats authentiques de médecins de premier ordre le gênent-ils, en attestant une lésion organique dont aucun traitement n'a pu avoir raison....

— Comment, fis-je en interrompant, il ose les supprimer?

— Point du tout. La constatation du flagrant délit eût été trop aisée : car les pièces officielles publiées partout étant moins faciles à raturer ou à falsifier que tel ou tel détail d'un ensemble. Il les relate donc, en affectant un grand air de sincérité. Mais il introduit subrepticement dans la consultation un troi-

sième médecin, de sa pure imagination, qui contredit le verdict des deux autres, déclarant qu'il n'y a pas de lésion organique et que la pauvre créature, impuissante de tout mouvement, n'est qu'une malade imaginaire ; — ce qui, par avance, prépare la négation de tout miracle, lorsque, au dénouement, la guérison se produira.

Zola lui fait dire aussi que, si la malade croit être guérie à Lourdes, elle le sera certainement.

Il fait même annoncer par ce fantastique docteur comment s'effectuera le miracle, « *en coup de foudre,* » dans un réveil, une exaltation de tout l'être, tandis » que le mal, ce mauvais poids diabolique qui étouf- » fait la malade, remontera une dernière fois et » s'échappera, comme s'il en sortait par la bouche. »

— Présente-t-il un certificat fictif de ce docteur de son invention?

— Point. Zola, ayant enregistré ce que je viens de transcrire, se précautionne par ces paroles textuelles :

Le docteur Beauclair *se refusa à rien signer* (1).

Ayant posé ces fausses prémisses, voilà que, quand arrive la soudaine disparition du mal, Zola ajoute à la déclaration de la personne guérie ces mots, qu'aucun malade guéri à Lourdes ne prononça jamais :

Le poids qui m'étouffait toujours là dans le flanc gauche a remonté, mais il a dépassé ma poitrine, il a dépassé ma

(1) *Lourdes,* p. 40.

gorge et je l'ai craché violemment. C'était fini, je n'avais plus mon mal, il s'était envolé (1).

Après quoi, il dit à son lecteur confiant :

Tout cela, le docteur Beauclair l'avait prédit (2).

Combien se trouvera-t-il de lecteurs pour lui répliquer : « Mais, monsieur, vous mentez deux fois : car, d'un côté, ce phénomène ne s'est pas produit; et, de l'autre, le docteur Beauclair, que vous invoquez impudemment, n'exista jamais ailleurs que dans votre roman. »

— Oui, sans doute, mais à cela ne peut-il pas répondre que la création de détails fictifs et de personnages de fantaisie est le droit même du romancier?

— Le droit du romancier, mon cher Colin, n'est pas un droit d'interpolation ni de falsification. S'il autorise les fictions, il interdit le mensonge. S'il n'en était pas ainsi, tout roman, fût-il historique, ne serait autre chose que la destruction de l'histoire elle-même. Le livre de Zola n'est, à proprement parler, qu'une imposture sur Lourdes. Ce n'est pas un roman : c'est un faux témoignage. Les détails qu'il supprime et ceux qu'il ajoute forment un ensemble habilement conduit, à travers lequel une préméditation profonde s'aperçoit, qui donne tout son odieux au flagrant délit. Ces mailles et ces filets sont tendus pour prendre au passage de pauvres innocents sans défiance....

Et maintenant, mon cher Colin, reprit Lasserre, sor-

(1) *Lourdes*, p. 410.
(2) Ibid.

tons un peu. On a besoin de respirer l'air pur après avoir tenu son esprit en tête à tête avec toutes ces hontes.

*
* *

Le temps était clair, le ciel superbe. Un paysage magnifique se déroulait sous nos yeux.

— C'est ici que s'est écoulée mon enfance, me dit l'historien. Tout, autour de nous, me rappelle le souvenir de mes vénérés parents. Voilà des arbres déjà vieux que mon père a plantés, le siège rustique où s'asseyait ma mère. Dans toutes ces maisons, éparses au fond de la vallée ou sur les coteaux, on bénit leur mémoire, car il n'est aucun foyer qui n'ait reçu d'eux mille bons offices.... Partout ailleurs je suis « Henri Lasserre. » Ici, je ne suis que l'un des deux fils de mon père.

Il évoqua ses souvenirs et me raconta la vie de son père, un sage des anciens jours, un homme de bien aux proportions épiques.

Quand nous nous fûmes promenés ainsi une heure le long de la terrasse des Bretoux, reposant nos yeux sur la belle nature, en face de la Dordogne qui coulait lentement à nos pieds, nous nous assîmes à l'ombre des grands arbres.

— Il serait intéressant, lui dis-je, reprenant mon sujet, de consigner par écrit les faits, les gestes, les paroles de l'auteur de *Lourdes*, en face de ses théories. Là encore, il y aurait une mine de contradictions

à relever. N'avez-vous pas entendu, comme moi, ce pèlerin d'occasion parler comme s'il eût été sous le charme vainqueur de Lourdes?

Ne l'avez-vous pas ouï s'écrier devant M. l'abbé de Musy : « Jamais je ne me suis moqué du prêtre. Dix à douze fois, dans mes romans, j'ai mis des prêtres en cause. Mais jamais je ne leur ai fait remplir un rôle indigne. Toujours, j'ai respecté la soutane, en ce sens que mes héros ecclésiastiques ne sont pas livrés au persiflage. Ouvrez mes livres, et vous verrez. »

— Votre souvenir est très exact, mon cher ami. Quand Zola se fut retiré, M. l'abbé de Musy me dit : « Je le crois sincère; et, s'il en est ainsi, Dieu lui fera la grâce de voir la vérité. »

— Et pourtant, mon cher monsieur Lasserre, en ce moment même, sachant que ni vous ni l'abbé de Musy n'aviez jamais lu un seul de ses livres, il vous en imposait avec une rare audace. Ceux de ses lecteurs à qui j'ai rapporté ce propos m'ont montré dans l'*Assommoir* des choses abominables sur le prêtre. Ils m'ont montré dans *la Terre* un personnage ridicule et abject, à qui il a osé donner le nom sacré de Jésus-Christ.... Il avait fait cela, et il ne craignait pas de vous parler de la sorte. Tartuffe jouait son rôle : la belle âme de l'abbé de Musy s'y trompa; et la vôtre crut aussi qu'il cherchait la vérité.

— Qu'il la cherchât ou non, mon cher Colin, il pouvait la rencontrer : car, de toutes parts, elle s'offrait à lui. Alors même qu'en nous parlant comme vous venez de le rappeler, il eût abusé de notre crédulité, il n'en

pouvait pas moins, une heure après, être tout à coup terrassé par l'évidence, et bouleversé au fond de son cœur.... Que se passait-il en lui, quand il restait absorbé sur son prie-Dieu, à l'intérieur de la Grotte, — qu'il voyait de ses yeux les malades guérissants ou guéris, — qu'il suivait, incliné très bas, le Saint-Sacrement? Le livre même qu'il vient d'écrire est le livre d'un homme qui se débat et qui a peur, d'un homme qui, à un certain moment, en est arrivé à croire, et qui, comprenant les conséquences où cela l'entraînerait, s'efforce de décroire et d'échapper à la foi, vers laquelle le conduirait sa raison.

J'écoutais Henri Lasserre.

— Vous m'expliquez, lui dis-je, ces sortes de transports qu'il trahissait malgré lui, quand il disait : « Je suis saisi, remué, empoigné jusqu'à la gorge. » Et ce cri qu'il me fit entendre du haut d'une voiture, rue de la Grotte, devant l'hôpital des Sept-Douleurs : « J'ai vu, j'ai vu des *choses étourdissantes.* »

— Je me le rappelle, en effet : vous m'avez raconté le fait, mon brave ami.

— Comme moi, vous le vîtes plus tard à la gare, au moment du départ des pèlerins, très attentif, très affairé et parfois très impressionné. Il était ému, et profondément, lorsqu'il arriva, vous vous le rappelez, sur le trottoir, pour vous saluer, entre le train blanc et le train bleu. Voici quelles furent ses paroles :

« Monsieur Lasserre, vous dit-il d'une voix si pé-

nétrée que je l'entends encore, je comprends, oui, je comprends votre bonheur d'avoir coopéré si puissamment à ce grand mouvement des foules. Je comprends la joie que vous devez éprouver ici, à la vue d'un tel spectacle. »

Ce à quoi vous avez répondu :

« J'en suis heureux, monsieur Zola, mais comme tout le monde; et je suis loin de songer à moi-même en présence de ce que nous voyons : — le patricien se faisant le serviteur du pauvre malade, — la grande dame soignant les plaies de l'indigent, — la même foi remplissant tous les cœurs, — la même charité se faisant toute à tous. Ce sont les conséquences naturelles de la religion vraie, quand elle est vraiment pratiquée.

» La gare de Lourdes nous offre en ce moment la vision fugitive de ce que serait le monde, si le monde était chrétien. »

« — Dites, s'il vivait d'une seule et même croyance, reprit Zola. »

Et vous lui avez répondu :

« Oui, d'une seule et même croyance *chrétienne*. Car ce que vous avez sous les yeux, c'est l'Evangile en action, et rien que l'Evangile. »

DEUXIÈME ENTRETIEN

Un visiteur vint interrompre la conversation et je maudis intérieurement ce fâcheux. Mais la causerie ne tarda pas à être reprise. C'était un bibliophile des environs, qui venait souvent faire part à Henri Lasserre de ses découvertes.

— C'est sur le chapitre de M. Zola que vous en étiez, dit-il?

— Oui : nous étions en train d'étudier ses procédés de mensonge.

— Je viens précisément de lire son livre, moi aussi, je l'ai même compulsé très attentivement. Et, parmi beaucoup d'impressions que vous devinez, j'en ai ressenti une, assez singulière, laquelle, je le dois avouer, m'a un peu inquiété et m'a fait appréhender quelque dérangement dans mon esprit.

— Vous m'étonnez, dit Lasserre. Votre foi était-elle ébranlée?

— Ma foi religieuse non : mais ma foi en moi-même, chez qui je sentais se produire un phénomène cérébral inaccoutumé.

— Et lequel?

— A mesure que j'avançais dans ma lecture, j'éprouvais, de temps en temps, comme un vague et brumeux ressouvenir que ce n'était point la première fois que j'entendais certaines phrases, que

j'étais frappé par telle scène. Non point partout, mais en maintes pages, ces mêmes expressions, ces mêmes images et comparaisons, ces mêmes détails, ces mêmes tableaux me semblaient avoir déjà passé, à peu près identiques, sous mes yeux.

— Vous aviez sans doute lu quelque fragment dans le *Gil-Blas* ou ailleurs ?

— Pas une ligne.

J'étais agacé et troublé par cette impression bizarre, dont je ne pouvais me rendre compte. Ce fut pendant quelques jours une obsession pénible. Je pensais à consulter le docteur....

— Et comment avez-vous guéri?

— Oh! très simplement. Ayant alors, au sujet d'une date à vérifier, voulu consulter votre livre, *Notre-Dame de Lourdes,* quelques mots, sur lesquels mes yeux sont tombés au hasard, ont été un trait de lumière et m'ont tout expliqué.

Le visiteur, sans plus de façon, tira allégrement de ses poches deux volumes, qui se trouvaient être celui du romancier et celui de l'historien.

— Monsieur Lasserre je vous les apporte, dit-il. J'ai pensé qu'il vous serait agréable de regarder un peu avec moi Zola à l'œuvre. On pourrait comparer bien des pages. Mais les quelques citations que j'ai marquées aux endroits principaux, suffiront et au-delà pour établir le flagrant délit. Vous verrez qu'en affirmant, par la bouche de son héros, avoir en sa possession un dossier où il puise, M. Zola se livre à l'honnête besogne de plagier dans votre livre, dont il ne

souffle mot, pensées, comparaisons, images, récits, prenant uniquement la précaution de démarquer le linge, comme font tous les voleurs. Tenez, lisez la première apparition, et plus loin le portrait de la Vierge.

Vous aviez écrit ceci, monsieur Lasserre :

« Il était environ midi. L'*Angelus* devait sonner en » ce moment à tous les clochers des villages pyré- » néens (1). »

Le romancier copie et démarque :

Il était environ midi. Les neuf coups de l'*Angelus* devaient sonner à la paroisse (2).

Vous aviez écrit ceci :

« Les vêtements, *d'une étoffe inconnue,* et tissés » sans doute dans l'atelier mystérieux où s'habille le » lis des vallées, étaient blancs comme la neige im- » maculée des montagnes, et plus magnifiques en » leur simplicité que le costume éclatant de Salomon » dans sa gloire (3). »

Le romancier copie et démarque :

La robe, toute blanche, devait être *d'une étoffe inconnue à la terre*, tissue de soleil (4).

Vous aviez écrit ceci :

« Une ceinture, *bleue comme le ciel* et nouée à » moitié autour du corps, pendait en deux longues » bandes qui touchaient presque à la naissance des » pieds (5). »

(1, 3, 5) *Notre-Dame de Lourdes*, par Henri Lasserre. p. 24.
(2, 4) *Lourdes*, par Emile Zola, ibid.

Le romancier copie et démarque :

L'écharpe, *couleur du ciel*, mollement nouée, laissait pendre deux longs bouts flottants d'une légèreté d'air matinal (1).

Vous aviez écrit ceci :

« Sur chacun de ses pieds, *d'une nudité virginale,* » *s'épanouissait la Rose mystique, couleur d'or* (2). »

Le romancier copie et démarque :

Sur les pieds nus, sur les adorables pieds de neige virginale, fleurissaient deux roses d'or, les roses mystiques de cette chair immaculée de la Mère divine (3).

Vous aviez écrit ceci :

« *Un chapelet, dont les grains étaient blancs comme* » *des gouttes de lait,* dont la chaîne était jaune » comme l'or des moissons, pendait entre les mains » jointes avec ferveur (4). »

Le romancier copie et démarque :

Le chapelet, passé au bras droit, avait *des grains d'une blancheur de lait*, tandis que les chaînons et la croix étaient d'or (5).

Continuons si cela ne vous ennuie point. Voici le récit de la guérison d'une femme paralysée depuis 25 ans. Vous aviez écrit, monsieur Lasserre :

« Lubine revint aussitôt portant une bouteille d'eau » de la Grotte.

» M^me^ Rizan porta le verre à ses lèvres et en avala » quelques gorgées :

(1, 3, 5) *Lourdes*, par Emile Zola, p. 24.
(2, 4) *Notre-Dame de Lourdes*, par Henri Lasserre, ibid.

» — *O ma fille, ma fille,* s'écria-t-elle, *c'est la vie* » *que je bois.* Il y a la vie dans cette eau. *Frotte-m'en* » *le visage, frotte-m'en le bras, frotte-m'en tout le* » *corps.*

» Lubine, cependant, épongeait à l'aide d'un linge » mouillé les membres paralysés et tuméfiés de la » malade....

» *Elle voyait l'enflure énorme s'affaisser et dispa-* » *raître* soudainement sous le mouvement rapide de » sa main, et la peau, violemment tendue et luisante, » *reprendre son aspect naturel.*

» — Je suis guérie! tout à fait guérie! s'écriait la » bienheureuse femme.

» *Lubine, ma chère Lubine, j'ai faim, je veux man-* » *ger. Je veux de la viande et du pain, ma fille. Je* » *n'en ai pas mangé depuis vingt-quatre ans!*

» Elle s'habilla toute seule en un clin d'œil et re- » tomba à genoux aux pieds de l'image sacrée....

» Plusieurs personnes, amies ou voisines, entrè- » rent.

» Lubine put à peine leur répondre.

» — Ma mère est ressuscitée, fit-elle d'une voix » étranglée par une émotion si forte qu'elle ne pouvait » la porter sans défaillir (1). »

Le romancier copie et démarque :

Le lendemain matin seulement, elle put avoir ce verre d'eau.

« — *O ma fille, c'est la vie que je bois, lave-moi le visage, le bras, la jambe, tout le corps!* »

(1) *Notre-Dame de Lourdes,* p. 369-371.

Et, à mesure que l'enfant lui obéissait, elle voyait l'enflure énorme s'affaisser, les membres paralysés reprendre leur souplesse et leur aspect naturel....

Ce n'est pas tout. Mme Rizan *criait qu'elle était guérie, qu'elle avait faim, qu'elle voulait du pain et de la viande, elle qui n'en avait pas mangé depuis vingt-quatre ans.*

Et elle se leva, et elle s'habilla pendant que sa fille répondait aux voisines qui la croyaient orpheline en la voyant bouleversée : « Non, non! maman n'est pas morte, elle est ressuscitée! (1) »

Racontant la guérison d'une autre paralytique, vous aviez écrit ceci :

« Durant la messe, la paralytique avait ressenti » dans ses jambes inertes un pénible fourmillement.

» Qu'est-ce qui va m'arriver? s'était-elle demandé » alors avec angoisse. *Serait-ce une crise?...*

» *Le pénible fourmillement avait cessé aussitôt.*

» Et la jeune fille avait poursuivi sa prière.... *De nouveau, ce fourmillement l'a reprise.*

» Par une sorte de divination du cœur, elle com- » prend tout à coup que ce travail intime qui pénètre » ses fibres, ses muscles, ses nerfs et jusqu'à la » moelle de ses os, c'est la guérison qui s'opère dans » le mystère de son organisme.

» *Elle s'abandonne sans réserve : — O Marie! ô ma* » *Mère! faites de moi ce que vous voudrez!*

» Et, comme si le Dieu souverain n'eût attendu que » cet acquiescement, voilà que son corps est envahi » tout entier par l'action providentielle. *Il lui semble*

(1) *Lourdes*, par Emile Zola, p. 75.

» *qu'il se fait en ses membres et dans son sang une* » *fermentation sourde, pareille à celle du vin nou-* » *veau; la chaleur rénovatrice bouillonne en elle* » *et la brûle comme un feu intérieur.*

» Et elle entendait une parole qui lui répétait avec » une impérieuse douceur :

» — *Lève-toi! lève-toi!* (1). »

Le romancier, racontant la guérison de son héroïne, copie tranquillement et démarque, en mettant à la première personne ce que vous aviez écrit à la troisième :

J'étais certaine d'être guérie. Et, pourtant, tout à l'heure encore, quand des fourmillements m'ont prise dans les jambes, *j'ai eu peur que ce ne fût une nouvelle crise, j'ai douté un instant....*

Alors, les fourmillements se sont arrêtés.

Puis, ils ont recommencé, dès que je suis retombée en prières.... Oh! je priais, je priais de toute mon âme!

J'ai fini par m'abandonner comme une enfant. « Sainte Vierge, Notre-Dame de Lourdes, faites de moi ce que vous voudrez.... »

Les fourmillements ne cessaient plus, *il m'a semblé que mon sang bouillonnait, une voix me disait : « Lève-toi! lève toi!* (2). »

Invoquant constamment son imaginaire dossier, reprit notre bibliophile, et n'ayant en réalité sous les yeux que vos enquêtes et vos livres qu'il met au pillage; essayant de se créer un alibi en ne les nommant pas et affectant de les ignorer; copiant, falsi-

(1) *Episodes miraculeux,* par Henri Lasserre, p. 155.
(2) *Lourdes,* par Emile Zola, p. 410.

fiant ou omettant les détails vrais qui le gênent, introduisant des détails mensongers qui le servent, c'est ainsi qu'il présente toute la suite des évènements et la série des pèlerinages de cette histoire extraordinaire : les persécutions subies par la Voyante, — le jaillissement de la Source et les premières guérisons, — l'émotion des foules, la fermeture de la Grotte, — le triomphe définitif, le départ et la mort de la Voyante, — le Curé Peyramale, le Commissaire de police, l'Evêque et le Préfet.

Mais voici qui dépasse tout....

— Inutile de continuer, dit Henri Lasserre, interrompant le bibliophile. Tout cela importe peu.

Quelques instants après, notre visiteur nous quitta; mon hôte, me laissant seul, l'accompagna à quelque distance. Ces textes comparés, que je venais de voir de mes yeux, hantaient mon esprit.

TROISIÈME ENTRETIEN

— Mon cher maître, dis-je à Henri Lasserre quand il fut de retour, vous avouerai-je que je n'ai pas compris votre dernier mot à votre voisin : « Tout cela importe peu. »

— Ce mot est fort clair cependant.

— Mais tout cela importe beaucoup au contraire, m'écriai-je. Je voulais même vous dire que nombre de gens ont remarqué ces plagiats. La révélation de

tels procédés littéraires serait des plus piquantes, alors qu'il s'agit de l'ancien Président de la *Société des Gens de lettres* et du candidat à l'Académie. Il serait mis dans la plus mauvaise posture.

— S'il n'avait que cette vétille à se reprocher, continua Lasserre en souriant, j'en ferais bon marché; mais il a des torts plus graves. D'autres que lui se sont donnés la même licence, sans que jamais j'aie élevé la voix. Vous dirais-je même que ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je vois mes pauvres écrits suggérer à quelques-uns de ceux qui les lisent la pensée que ce que je donne au public appartient à chacun en particulier. J'éprouve quelque plaisir à penser que je suis, aux yeux de plusieurs, un homme chez lequel, sans qu'il crie au voleur, on peut faire main basse.

— Oui, assez basse !

— Si donc M. Zola a pillé, comme vous le dites, quelques-unes de mes phrases ou demi-phrases, de mes comparaisons, de mes images, tels ou tels détails de mes récits, de mes paroles, de mes descriptions, de mes portraits, je lui en fais don volontiers, sans même avoir pris la peine de rechercher ou de vérifier l'étendue de ses larcins. Ma maison est ouverte : y entre qui veut.

— Il est très singulier cependant, cher maître et d'une force peu commune, que, vous ayant emprunté dans de telles proportions, Zola n'ait aucunement mentionné la source pure où il puisait l'eau qu'il rendait bourbeuse....

— Vous blâmez en son œuvre, mon bon Colin, la seule chose qui me semble louable. Il m'avait parlé à Lourdes de mes écrits en des termes que j'eusse rougi de voir répétés dans ce livre d'ignominie. Il m'a épargné dans son roman la honte de ses éloges; et ce qui vous semble une méconnaissance a été certainement, de sa part, l'expression d'une réelle gratitude, dont je ne puis que le remercier. Lorsqu'il se présenta à moi, je lui donnai tous les renseignements qu'il pouvait désirer, sur les guérisons, sur les conversions. Je lui racontai des faits inédits sur tout ce qu'il me demanda dans le domaine de ce qui pouvait lui montrer la main de Dieu.

— Espériez-vous sa conversion?

— En fait de conversion, je ne désespère jamais de celle de personne. Sans parler de l'action de la grâce divine, qui est infinie, l'évidence du Surnaturel est telle à Lourdes qu'il y faut croire ou renoncer à toute raison. Voilà pourquoi je trouvai bon de conduire M. Zola au lieu qui est, à mon avis, après la Grotte, le plus saisissant qui soit à Lourdes.

— Où donc?

— A cette chambre d'effroyable misère qu'habitait Bernadette au moment où la Reine du ciel la choisit pour sa messagère et la chargea d'appeler toute la terre — qui y est venue — aux Roches de Massabielle.

Cette basilique, ces églises, ces édifices de marbre, cette ville sortie du désert, cet or du monde, ces milliers de guérisons extraordinaires, ces innombra-

bles âmes rendues à la joie et à la vie, cette croisade de toutes les régions du globe, tout est né de ce simple fait qu'une chétive fillette, qui ne savait pas lire, est sortie un matin pour aller glaner sur les rives du Gave les quelques branches de bois mort nécessaires pour le pauvre repas de sa maison. Je savais toute la puissance que produisait généralement sur l'âme un tel contraste, entre la petitesse de la cause et l'immensité de l'effet. Il n'y a que l'action de Dieu qui puisse expliquer une telle disproportion entre ce néant dans le moyen et cet infini dans le résultat.

— Et cette impression que j'ai ressentie moi-même, au point que je l'ai racontée dans le *Parfum de Lourdes,* Zola la ressentit-il ?

— Oui ! Il sembla un moment que l'adorateur de la chair et de la fausse vie d'ici-bas, entrevoyait quelque chose des splendeurs de l'esprit et, pour la première fois, avait quelque vision vague de la véritable vie.

Il resta une ou deux minutes sans répondre à mes paroles. Son visage bouleversé me laissa voir son trouble intérieur. Dans ses yeux, habituellement secs et durs, apparurent deux larmes. Elles tremblèrent un instant, sans tomber.

— C'est stupéfiant! s'écriait-il. J'ai été bien ému à Lourdes, mais nulle part je ne l'ai été comme ici, non jamais comme ici. Eh quoi! voilà donc d'où tout est sorti. Je vois Bethléem, je vois la crèche. Un tel point de départ, un tel point d'arrivée en trente ans, en vingt ans. C'est stupéfiant !

— Dites miraculeux ! monsieur Zola, lui dis-je, comprenant ce qui se passait en lui.

Il mit une certaine force à répéter la parole :

— C'est stupéfiant, c'est stupéfiant !

— Eh bien ! monsieur Zola, il y aurait quelque chose qui serait encore plus stupéfiant.

— Et quoi donc, répondit-il, ouvrant démesurément ses yeux un peu hagards, dans lesquels les deux larmes avaient disparu ?

— Ce qui serait plus stupéfiant, monsieur Zola, ce serait qu'un tel résultat mondial eût été produit par cette petite fille en recourant à un mensonge, ou en subissant un accès de maladie mentale, telle que l'hallucination.

— Oh ! monsieur Lasserre, je ne dis point cela, répondit Zola avec quelque effarement. Bernadette ne fut ni une menteuse, ni une malade. Elle fut l'instrument de ce grand *Au-delà* qui domine la vie humaine. Mais de ceci aux dogmes précis auxquels vous croyez, il y a encore de la distance.

— Sans doute, monsieur Zola, mais il suffit d'être logique pour la franchir en quelques pas.

En ce moment un prêtre entra et la conversation prit un autre courant. Mais j'avais vu l'homme de la matière se tourner éperdu du côté de l'esprit et le chef du réalisme entrevoir la réalité....

Je ne suis point cependant de ceux qui veulent prendre de force les âmes et les esprits. Je ne pressai point M. Zola. Mais de lui-même, quelques instants

après, sans que je lui posasse aucune question, il m'exprima cette pensée :

— Sans être devenu croyant, je vois à Lourdes ce que je ne soupçonnais point, une terre de consolation, d'espérance, de guérison même pour les multitudes de malheureux, d'endoloris, de malades. C'est un point culminant, une oasis de la terre.

Puis il ajouta textuellement ceci :

— *Y porter atteinte en quoi que ce soit, serait un crime. Je vous promets, monsieur Lasserre, que pas un mot de moi ne sera de nature à affliger les amis de Lourdes.*

Et je puis même ajouter que vous y trouverez maintes choses qui vous feront plaisir.

— A moi aussi il avait parlé de même.

— Ces paroles que rien ne le contraignait à me dire, me parurent sincères.

— Sincères, je les crus aussi.

Après dîner je me retirai dans la chambre que mon ami m'avait fait préparer et je notai, écrivant assez avant dans la nuit, les entretiens que nous avions eus dans le courant de la journée.

Je dormis sous la garde de Notre-Dame de Lourdes, dont une statuette orne toutes les pièces des Bretoux, et je m'éveillai au chant matinal des oiseaux.

QUATRIÈME ENTRETIEN

— Vous me rappeliez hier l'état particulier d'âme avec lequel Zola vous avait entretenu, son ton de franchise, les larmes même qui avaient un instant mouillé ses yeux. Je serais curieux de connaître votre pensée sur le revirement complet qui a dû s'opérer en lui.

— Vous me demandez là, mon cher Colin, de faire ce que j'ai coutume de ne faire jamais, je veux dire d'analyser, par présomption, ce qui se passe en un autre, tandis que, à tout instant, j'éprouve tant de difficulté, voire même d'impossibilité, à analyser ce qui se passe en moi-même.

— S'il ne s'agissait que d'un simple particulier, je n'insisterais point, sachant votre réserve en ces matières, mais il s'agit d'un homme public, dont le livre est un apostolat abominable. Je vous adjure de me dire votre pensée sur la transformation dont ce livre témoigne, entre le Zola que nous avons vu et le Zola que nous avons lu.

— Au moment où je me suis entretenu avec lui à Lourdes, je me suis posé la question, — mais sans chercher une réponse que, soit dans un sens, soit dans l'autre, l'avenir seul pouvait me donner.

On m'interrogea beaucoup de divers côtés. Je me

tins dans l'expectative, me gardant de rien présumer. J'attendais.

Zola m'avait paru vivement ébranlé, mais à quelle profondeur? Je l'ignorais absolument. Et Zola l'ignorait lui-même.

Qu'allait-il se passer en son esprit et en sa volonté dans la période d'incubation qui allait suivre le spectacle de tout ce qu'il avait vu? Que ferait-il, une fois rentré dans son milieu habituel et prenant la plume à la main?

Au point de vue divin, je savais qu'il n'est pas de créature humaine qui ne soit accessible à la grâce et ne puisse se convertir. Et je considère comme affreusement coupable et insensé de désespérer de qui que ce soit.

Toutefois je ne pouvais ignorer non plus qu'au point de vue de la nature humaine, il n'était peut-être personne sur la surface du globe qui ne fût dans de plus mauvaises conditions que M. Zola pour juger avec impartialité la question que, de son propre chef, il évoquait à sa barre; — et que, d'autre part, il y avait à sa conversion des montagnes d'obstacles plus malaisées à franchir que ne le serait, pour un citadin en souliers vernis, la chaîne des Cordillières.

— Mais comment donc et pourquoi? Car enfin, n'est-ce pas un homme de rare perspicacité, une intelligence aussi apte que celle de quiconque à observer les faits et à en peser la valeur?

— Ce n'est point sa capacité que je conteste, mais son impartialité que je déclare humainement presque impossible.

Quelle que fût l'intelligence d'un juge, ne le récuseriez-vous pas s'il avait un intérêt direct et personnel, un intérêt capital à une solution plutôt qu'à une autre, — si l'un des deux verdicts à prononcer par lui devait le maintenir dans la situation de toute sa vie, sans contradiction de lui-même, — et si l'autre entraînait pour lui l'aveu public qu'il a été un malfaiteur social, soit par erreur d'esprit, ce qui est le fait d'un homme sans raison, soit par volonté dépravée et amour de l'argent, ce qui est l'œuvre d'un scélérat, digne de tous les mépris?

Telles étaient les conditions dans lesquelles se trouvait M. Zola, pour juger des faits extraordinaires de Lourdes. Les reconnaître comme surnaturels et divins, c'était, à la lumière de cette vérité, montrer lui-même, à tous et à chacun, l'ignominie de ses écrits.

— Besogne dure, en effet, je l'avoue. C'eût été soulever Pelion sur Ossa.

— Quels qu'aient pu être ses tressaillements éphémères, devant les splendeurs du Vrai, n'est-il pas évident que, par la force même des choses, et pour éviter d'avoir à se porter un tel coup moral, il était prédisposé à résister aux raisons les plus décisives et à se réfugier dans les explications les plus ridicules?

— Cependant, mon cher Henri Lasserre, la grâce de Dieu ne peut-elle pas triompher des obstacles les

plus invétérés? Que de fois, devant la Grotte, elle a triomphé des infirmités morales comme des plaies physiques. Elle est toute-puissante en ce qu'elle opère, comme vous l'avez montré si bien en vos admirables récits. N'avez-vous pas raconté, dans vos *Episodes miraculeux,* la touchante histoire de la guérison et de la conversion du blasphémateur Maccary?

— Certes, la grâce de Dieu n'a pas en elle-même moins d'intensité et de force sur M. Zola que sur un autre; mais, dans le commerce de Dieu avec les âmes, la grâce n'est point tout.

— Que voulez-vous y mettre de plus?

— La liberté humaine, mon cher Colin, la liberté humaine! C'est là le second facteur de la question.

Ce que Brucker appelait le crime de l'écritoire, je veux dire la basse corruption des âmes par le livre, constitue, outre ce que je viens de dire et qui touche aux résistances de l'orgueil, un second obstacle non moins terrible, plus terrible peut-être pour certaines natures et qui touche à tous les intérêts matériels de cette terre.

Le seul fait de reconnaître intellectuellement la vérité de l'intervention de Dieu implique, sous peine de contradiction et d'infamie, la conversion de quiconque rend ce public hommage à l'éternelle Vérité.

Or, la conversion de Zola entraînait pour lui la ruine immédiate. Elle impliquait en effet la nécessité, sans tarder d'une heure, d'arrêter le fleuve

de corruption, d'empoisonnement en permanence qu'il a depuis vingt ans déversé sur notre pays. Mais ce fleuve de boue roule en grande abondance d'incessantes paillettes d'or. En décréter l'arrêt soudain, fermer cette fructueuse maison de commerce et de proxénétisme qui lui appartient en propre, c'était la ruine immédiate. C'était la perte de quatre-vingt à cent mille livres de rentes. Je vous l'ai dit, il y avait là des montagnes à soulever, à renverser, ou à franchir.

— Je vous comprends et vous avez raison. Vous donnez, non l'excuse, mais l'explication. Zola était prisonnier, — sans être de la force de Samson, pour renverser les colonnes de sa prison. Ce n'était pas, comme Louis XIV, sa grandeur qui le retenait au rivage; c'était la chaîne d'or qui le retenait à son fleuve et à ses gras herbages.

*
* *

— Est-ce à dire, repris-je, que ce livre ne prouve rien ?

— Il prouve beaucoup au contraire, me répondit Henri Lasserre. Il établit l'opposé direct de ce qu'il tend à prouver; il établit l'invincible évidence des miracles de Lourdes, puisque, pour les combattre, l'auteur est obligé de les falsifier, de les revêtir de circonstances apocryphes qu'il invente, de médecins fantasmagoriques, pour pouvoir balbutier ensuite une explication naturelle.

On n'altère les documents et on ne présente

les faux témoins, que lorsqu'on se sent impuissant contre les documents authentiques et les témoins véritables.

— Cela saute aux yeux.

— Pour la millième fois, ce livre démontre également que les professeurs de débauche et les corrupteurs publics qui vivent sans vergogne du poison qu'ils répandent, de la souillure qu'ils jettent sur tout ce qui est pur, sont, par la logique profonde qui régit le cœur humain, les ennemis naturels de l'idée de Dieu et de l'existence d'une vie à venir.

Se rendant compte de leur infamie et épouvantés de ce qui leur adviendra, s'il est un Juge, ils entassent sophisme sur sophisme, pour en détruire en eux la notion innée. Ils essayent de le persuader aux autres pour se le persuader à eux-mêmes.

— Alors vous pensez que Zola a eu l'esprit frappé?

— Oui, je le pense. Son livre est le livre d'un homme terrifié, d'un homme qui croit et qui voit, et qui veut, à tout prix, se débarrasser de sa croyance et détourner les yeux de sa vision. A chaque page, il y invoque le Paradis de son rêve : le néant, la cessation de l'être....

— La nuit éternelle.

— Oui, la nuit éternelle. Ce sacerdote de la luxure et des voluptés infâmes qui n'a brûlé d'encens que sur l'autel du plaisir, aboutit, en ce livre, à l'étrange philosophie de l'horreur de la vie. La conclusion dernière de tous ses ouvrages, dans lesquels il n'a cessé de prêcher l'amour désordonné de la vie, est

et devait être l'aspiration au non-être. De même que Milton dit ce mot célèbre : « O mal, sois mon bien », de même toutes les pages de Zola se peuvent résumer en cette ardente invocation : « O néant, sois mon Dieu pour l'éternité ! » Cette pensée, il l'incarne dans un de ses personnages, un vieux décoré, qu'il appelle le *Commandeur*.

— Serait-ce parce que Zola s'est figuré qu'il mourrait, lui aussi, *Commandeur?* Et présente-t-il par là une nouvelle candidature à ce ministre qui a déshonoré un peu plus, et deux fois, l'ordre de la Légion d'honneur, en le nommant chevalier et officier? Veut-il mourir en Commandeur, comme son héros?

— Quels effroyables déchirements intimes révèle ce livre de désespérance ! Quelle peur de survivre! Quel affolement de cauchemar, à la pensée de l'immortalité ! On sent qu'il se replie sur lui-même, qu'il se sonde, qu'il se juge, et que, s'appréciant à son poids et à sa mesure, il voudrait s'échapper dans l'anéantissement. Ce néant, il l'appelle; mais le néant n'existe pas. Pour se créer à lui-même l'illusion de le conquérir, ce néant, il essaye de tuer Dieu. Ce Commandeur personnifie un côté de l'esprit de M. Zola. Entendez-le mourir dans son néant :

Non, non! les yeux étincelants du Commandeur criaient non.... C'était si bon, c'était si simple de mourir tranquillement dans son lit! On se tourne contre le mur et l'on meurt....

Ah! dormir, dormir sans rêve, *dans l'infini des ténèbres, éternellement*, rien ne pouvait être si doux au monde ! Ce n'était point l'espoir d'une autre vie meilleure, le désir

d'être heureux, enfin, dans un paradis d'égalité et de justice; *c'était le seul besoin de la nuit noire, du sommeil sans fin, la joie de ne plus être, à jamais!* (1) »

— Comme cela est terrible !

— Oui, terrible, mon cher Colin. Cette mort est la traduction du texte épouvantable qui montre le pécheur désespéré aux prises avec la mort, et s'écriant : « Montagnes, écrasez-nous, montagnes, tombez sur nous ! »

CINQUIÈME ENTRETIEN

— Il est un point, me dit Henri Lasserre le lendemain, sur lequel je n'ai fait que glisser hier.

— Et lequel ?

— Celui des procédés de discussion de M. Zola. Il y a là tout un autre côté de la question.

— Je vous écoute....

— Du livre de Zola, comme je vous en ai déjà dit un mot, ressort l'incontestable vérité des guérisons de Lourdes. Elles sont si claires, si éclatantes, si constatées, si nombreuses, elles se produisent depuis si longtemps à la face de tous, qu'il est devenu impossible de les nier.

Quel chemin parcouru depuis l'origine ! Jadis on les niait, purement et simplement. « Tout, disait-on,

(1) *Lourdes*, p. 536-537.

était mensonge et supercherie. Les malades n'ont jamais été guéris. Ceux que l'on voit guéris n'ont jamais été malades. Ce sont des contes de bonnes femmes, avec lesquels on ne discute pas. » — Tel était le thème adopté.

Aujourd'hui, les guérisons sont reconnues pour vraies, et tous les efforts ennemis se portent à les expliquer naturellement. Ayant décidément perdu la bataille sur le terrain de la réalité des faits, on transporte le combat sur celui des explications naturelles.

Donc Zola en raconte un certain nombre, mais il prend le tour déloyal....

— Oh ! oui, très déloyal, de les falsifier, en y ajoutant de faux détails.

— Il y a plus que cela. Il rejette dans l'ombre et supprime tout ce qui l'embarrasse.

Falsifier un récit, pour faire croire à l'auto-suggestion, cela peut paraître habile et réussir une fois.... Mais, dans combien de cas, cette explication-là n'explique rien !

Cette fausse clé avec laquelle il essaye d'ouvrir la porte pour échapper à tout Surnaturel, cette fausse clef de la suggestion se brise au second tour de la serrure. Toutes les suggestions du monde sont incapables de donner l'explication d'une multitude de phénomènes dont Lourdes est le théâtre.

Que peut la suggestion, je vous le demande, pour expliquer la soudaine fermeture d'un ulcère, la

guérison de lésions organiques? Comment explique-t-elle l'insensibilité de la main de Bernadette à la flamme du cierge pendant la 17e Apparition? Comment explique-t-elle la guérison du petit enfant Bouhohorts trempé dans l'eau par sa mère, et passant de la dernière agonie à la pleine santé? Comment explique-t-elle le jaillissement de la Source, devant des multitudes sans nombre, fait constaté par les adversaires eux-mêmes, par le Maire, par le Préfet de ce temps-là, confiant à deux chimistes l'analyse de cette eau, nouvellement sortie de terre?

Pourquoi celui qui parle tant de documents, sans jamais en produire aucun, ne s'est-il pas documenté de ce côté, si intéressant? M. Zola en détourne l'attention du lecteur avec une persistance de précautions qui établit surabondamment que, s'il veut perdre toute foi, il a commencé par perdre toute bonne foi.

— Vous répétez en cela, cher monsieur Lasserre, le premier mot de nos entretiens.

— C'est que, en effet, ce mot de mauvaise foi monte aux lèvres à la lecture de presque toutes ces pages.

Mais il est quelque chose de plus triste encore, et de plus répugnant.

Il m'est impossible de vous exprimer le sentiment que j'ai éprouvé en trouvant en ce livre ces scènes d'adultère et de débauche indignement introduites, au cours d'un pèlerinage de prières. Ces immondices déposés au pied des autels; ces fétides odeurs mêlées par l'écrivain aux parfums de l'encens; ces hymnes à la luxure répondant aux cantiques des uns,

aux prières des autres, aux douleurs de ceux qui gémissent, aux larmes de ceux qui pleurent, constituent un mélange dont rien, à ma connaissance, ne saurait dépasser ni atteindre l'ignominie et la particulière bassesse.

Un tel ensemble d'efforts désespérés pour expliquer naturellement des faits surnaturels et se débarrasser de l'évidence, un tel édifice de raisonnements déséquilibrés, échafaudés avec peine sur des bases croulantes, pour combattre les conclusions logiques de la droite raison, un tel parti-pris de tout souiller dénotent les ravages successifs que l'absence de Dieu produit dans l'intelligence normale de l'homme.

Celui-là fut créé pour faire le bien et il fait le mal. Au lieu de consacrer sa plume à élever ceux qui le lisent, il l'a employée à les abaisser.

Placé en face du plus divin, du plus auguste, du plus concluant spectacle que la terre ait vu depuis des siècles, il n'a su ni adorer, ni respecter, ni comprendre.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, s'étant fait le complice et le fauteur de ce que saint Jean appelle la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie, il a totalement perdu, — ce livre en est la preuve, — les trois grands sens de l'esprit : le sens religieux, le sens moral et le sens commun.

— Que lui reste-t-il ?

— Du talent : talent singulier, tout spécial.

Ultra sensible à ce qui frappe les sens matériels, la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, il a, de tout cela, une perception de premier ordre; et c'est à lui surtout que l'on pourrait appliquer l'ancien adage matérialiste : *Nihil est in intellectu nisi priùs in sensu.* Il ne possède absolument dans l'intellect que ce qui lui est venu par les sens. Mais, en ces choses et en la mémoire de ces choses, il dépasse nos facultés ordinaires, comme les dépassent les animaux, chez lesquels l'exercice des sens physiques est toute la fonction et constitue toute la vie.

Ceci compris, tout le reste se comprend :

De l'extrême acuité de ses sens matériels résultent, d'un côté, les peintures exactes de paysages, les détails réels et réalistes des maisons ou des bouges qu'il décrit, des vêtements dont il habille ses personnages, des foules qu'il fait mouvoir, des couleurs qu'il reproduit, des odeurs qu'il a respirées. A ce point de vue, il remarque et retient maintes choses qui échappent aux hommes ordinaires.

De l'atrophie totale des trois sens de l'esprit, le sens religieux, le sens moral et le sens commun, résultent d'autre part, dans son cerveau et dans ses écrits, l'impiété qui en est le fond, l'absence de tout respect de soi-même et des autres, les obscénités en lesquelles il se complaît, et la déraison générale de ses thèses.

Le mot « sens », en effet, a deux significations différentes, suivant qu'il s'applique à la perception de

ce qui est matériel ou à la perception de ce qui est immatériel.

Zola a trop de sens et il est sensualiste.

Zola manque de sens et il est insensé.

J'écoutais, profondément intéressé, et mon interlocuteur continua :

— Il est cet *animalis homo* dépeint par saint Paul, saisissant merveilleusement tout ce qui est terrestre et inférieur, absolument aveugle et fermé à tout ce qui est supérieur.

Supposez un sourd ayant assisté à l'Opéra et retraçant ses impressions. Il pourra décrire merveilleusement l'aspect de la salle, l'éclat des lumières, le jeu et la pantomime des acteurs, la physionomie des spectateurs, les toilettes des dames, les moindres mouvements des musiciens à l'orchestre, les mains des assistants frappant tout à coup unanimement. Tout y sera. Il n'aura omis que la musique dont il n'aura absolument rien entendu.

Le tympan de l'oreille est brisé. Tout ce qui est là n'a pas existé pour lui. De même un aveugle dans un musée. De même Zola à Lourdes.

Il a été de ceux dont parlait le prophète : « Leur » cœur s'appesantira. Ils endurciront leurs oreilles » et fermeront leurs paupières : de peur que leurs » yeux ne voient, de peur que leurs oreilles n'enten- » dent, de peur que leur cœur ne comprenne, de » peur qu'ils n'aient à se convertir, de peur que je ne » les guérisse ! »

— Vous m'avez, sur tous ces points intéressants, instruit de tout ce que je voulais savoir. Que dites-vous maintenant sur les accusations contre les Missionnaires, sur les portraits ridicules ou odieux qu'il fait de certains personnages, les abus réels ou prétendus dont il se déclare scandalisé?

— Je ne commettrai certes pas l'inconvenance d'examiner en quoi que ce soit le moindre détail des racontars et réquisitoires de M. Zola sur les personnes et sur les choses. Je dis seulement, mon cher ami, que ceux qui lui ont prêté leur concours, qui ont cherché à s'allier cet ennemi de l'Eglise et à le faire intervenir dans ce que l'on peut appeler des questions de famille, ont commis une mauvaise action. On la peut comparer à celle des aveugles et coupables citoyens d'un pays qui, afin d'amener le triomphe de leur cause dans des questions intestines, font appel à l'étranger, et qui, par là, trahissent et livrent leur patrie pour un intérêt de parti.

J'ai éprouvé à cela une vive peine, que j'avais déjà ressentie il y a deux ou trois ans, quand un écrivain que je ne connaissais en aucune sorte, abusa d'un document qu'un tiers, trop confiant, lui avait communiqué, sur sa promesse de n'en rien divulguer, et commit l'indignité de jeter dans le public, mêlant et le vrai et le faux, ce qu'il avait le devoir de garder pour lui seul.

*
* *

Toutes mes notes étaient prises : et, après ces quelques jours passés sous le toit hospitalier des

Bretoux, je dus songer à quitter, non sans regret, ce foyer d'amitié fidèle et à reprendre le chemin du retour.

— Donnez-nous encore vingt-quatre heures, me dit Henri Lasserre.

Je m'étais déjà attardé. Je m'attardai plus encore.

SIXIÈME ENTRETIEN

Le lendemain, je me levai avec l'aube. Henri Lasserre était déjà au travail.

— J'ai la tête un peu fatiguée, me dit-il. Venez avec moi faire une course dans les prairies.

Nous allâmes nous promener sur les bords de la Dordogne. Notre entretien roula sur des questions d'art, de littérature, de philosophie, d'histoire, sur les romans, sur le rôle des écrivains dans le monde.

La conversation tomba un instant. Nous contemplions les beaux paysages, éclairés par le soleil du matin. Sur nos têtes les oiseaux chantaient.

Dans la campagne, les paysans conduisaient leurs grands chars à bœufs, chargés de gerbes blondes.

Tout à coup mon ami me dit :

— Nous parlions, il y a quelques instants, de romans, d'œuvres d'imagination.... L'envie me prend de vous faire un récit.

Un récit de Henri Lasserre est toujours une bonne fortune. Mon attention redoubla.

« — Je ne vous dirai point le pays où ceci se passait et ne désignerai mes personnages que par des prénoms et par des initiales. J'irai même jusqu'à vous cacher l'époque où eut lieu le drame dont je veux vous raconter une scène.

— On ne saurait être plus discret ni plus précautionneux. Ma curiosité n'en est que plus éveillée.

— C'est bien l'effet que je veux produire, répondit-il en souriant.

Donc, dans ce pays que je ne nomme point, vivait un homme que j'avais en haute estime, Guillaume B....

Bien que nous ne nous écrivissions jamais, comme cela arrive aux hommes occupés et emportés par le courant de la vie, nous nous aimions profondément ; et, toutes les fois qu'un voyage me faisait passer dans ses régions, je me donnais la fête d'aller frapper à sa porte.

Uni à une femme charmante ; père de deux enfants, qui étaient sa gloire, un sous-lieutenant, récemment sorti de Saint-Cyr, une jeune fille douce et radieuse, Guillaume menait la vie modeste d'un petit propriétaire terrien.

Dans sa maison paisible, je voyais le type du mariage chrétien et du ménage heureux. En sa présence, je n'avais pas même à m'écrier : « *O Fortunatos agricolas sua si bona norint!* » Celui-là connaissait sa félicité et en jouissait pleinement, j'allais dire, sans scrupule, la sachant fondée sur le travail et sur la vertu.

A proprement parler, ce n'était point ce que l'on

appelle un lettré. Cependant son intelligence était vive, son esprit élevé, sa conversation très noble. A l'exception de quelques poètes, il lisait peu, absorbé par les travaux agricoles. Mais, ces poètes, il les relisait toujours et s'en était, pour ainsi dire, imprégné. Victor Hugo le passionnait : il en savait d'innombrables vers qu'il aimait à se répéter à lui-même, greffant les arbres de son verger, ou taillant les pampres de ses vignes.

Il avait environ quarante-cinq ans et paraissait à peine en avoir trente. Le bonheur trempe l'homme chaque matin dans une fontaine de Jouvence.

En un certain mois de septembre, j'eus à traverser la France, et à passer par la station de N..., toute voisine de son habitation. Il y avait trois ans que je ne l'avais vu. Je résolus de lui donner une ou deux journées, me réjouissant du plaisir que j'aurais à débarquer chez lui à l'improviste et de celui qu'il aurait lui-même à me recevoir.

J'arrivai dans la matinée. Quand j'aperçus la ferme de mon ami, je ne sais quoi se serra dans mon cœur. C'était bien toujours, cependant, comme la retraite que rêvait Rousseau, la maison blanche aux contrevents verts. Mais, dans la cour, les ouvriers qui chantaient autrefois en empilant les gerbes faisaient en silence, et sans entrain, la même besogne. Les volets des fenêtres, jadis tout ouverts, et fixés aux murs pour laisser venir toute lumière, étaient maintenant poussés d'une main molle et comme aban-

donnés. Plusieurs étaient à demi fermés. Une atmosphère de tristesse et de désastre semblait envelopper le logis de la famille heureuse.

Dans l'allée d'un petit bois, qui aboutissait à la grille, j'aperçus un vieillard courbé, marchant péniblement, appuyé sur le bras d'un officier.... Ils tressaillirent, en me voyant de loin, et s'arrêtèrent tout à coup, comme cloués à terre.

Dans ce vieillard je reconnus mon ami. Le militaire était son fils.

Je pressai le pas, me hâtant d'aller vers eux, les bras ouverts. Et à mesure que je m'approchais, je distinguais mieux.

Le pauvre Guillaume, le Guillaume que j'avais laissé, il y a trois années, si rayonnant de félicité et de permanente jeunesse, avait aujourd'hui les cheveux blancs.

— Eh ! quoi, cher ami, vous avez donc eu quelque terrible maladie ?

— Non, me dit-il.

Puis il s'assit sur un banc, et se mit à sangloter.

Je pensai à sa femme, à sa fille, à un malheur. Mais ni lui ni l'officier n'étaient en deuil.

Je m'informai de madame Guillaume.

— Elle est à l'église.

— Et Madeleine, où est-elle, demandai-je, pour détourner vers la joie de la maison l'esprit de mon ami, aux prises avec une douleur inconnue.

— Là-bas, répondit-il d'une voix sourde, montrant

d'un geste de tête l'une des fenêtres demi-closes de la maison.

L'accent dont il dit ce simple mot : « Là-bas » glaça mon sang dans mes veines.

Je demeurai muet, vaguement consterné.

Ce fut lui qui prit la parole :

— Ah! mon cher ami, je suis bien malheureux!

— Qu'avez-vous donc, mon bon Guillaume? Quel coup de foudre vous a frappé?

Il resta silencieux. Il voulait certes tout me confier, mais il ne savait comment le dire. Sa souffrance était atroce : il étouffait de se taire et ne pouvait trouver un mot. Son fils intervint.

— Père, reposez-vous, je vais moi-même parler à notre ami....

— Non, murmura Guillaume, c'est de moi qu'il doit tout savoir.

Et il retomba dans son mutisme d'homme foudroyé. Je tentai alors, moi aussi, de l'aider à sortir de cette oppression.

— Je vous connais trop bien, lui dis-je, pour ne pas pressentir qu'il ne s'agit point d'un revers de fortune. Il n'en est aucun qui ne vous eût trouvé préparé et impassible. Quel est donc le malheur de famille?...

A ces derniers mots, il leva la tête me regarda et dit :

— Ah, mon cher ami, vous souvenez-vous du vers de mon poète? Et, faisant effort, il ajouta :

Quand on n'a plus d'honneur, on n'a plus de famile :
Je n'ai rien à reprendre où la honte a passé.

Un rouge éclair traversa ma pensée, mais je repoussai l'idée sacrilège, tant j'avais l'impérissable souvenir de la sainte pureté de Madeleine, l'ange du foyer.

Guillaume devina ce qui se passait en moi, et comprit mon silence.

— Hélas! mon pauvre ami, me dit-il, laissant rouler ses larmes le long de ses joues amaigries, ce qui vous semble impossible a été....

— Eh quoi! Madeleine?

— Oui!...

Je me tus, atterré. Mais mon visage anxieux était tout interrogation. Il entendit ma question intérieure et y répondit :

— Un jeune homme de T..., que nous recevions comme un fils et dont l'honnêteté nous charmait : Pierre F....

A ma profonde stupeur, la voix de Guillaume était sans colère. Il me sembla même qu'elle avait, pour le meurtrier de l'honneur de sa fille, je ne sais quoi de doux et d'apitoyé.

Il s'interrompit et demeura quelque temps affaissé sur ce banc, dans un silence complet que je n'osais troubler.

Tout à coup, il se leva en proie à un accès de douleur indicible et de fureur indignée, se tordant les bras et serrant les poings.

— Oh! le misérable! oh! l'assassin.... Pour qui le bagne, en vérité? C'est le métier de toute sa vie, chez moi, partout, toujours.

Je crus qu'il délirait.... Après un instant je repris :

— Mais, Guillaume, ce jeune homme....

— Eh! qui parle de lui? Lui aussi est une victime! Je parle de l'autre.... Quelle histoire effroyable, mon bon ami!

— Confiez-la moi, lui dis-je, mon pauvre Guillaume. Et peut-être vous soulagerais-je un peu en partageant votre peine.

Vous ai-je donné ce trait de son caractère? Quand il était puissamment remué, sa parole appelait à elle, pour traduire ses impressions, les beaux vers gardés en sa mémoire, qui avaient toujours, dans le cours de sa vie, doublé toutes ses joies, et qui, aux heures d'angoisses que rencontrent les plus heureuses destinées, avaient apporté à ses chagrins une sorte d'adoucissement. Par là, il évoquait la voix de ses vieux amis, et de ses constants consolateurs. Par là, il portait l'entretien dans ces hauteurs impersonnelles, où l'âme respire plus à l'aise, moins oppressée en sa douleur.

Il me prit la main, la pressa fortement et rien ne saurait traduire la pénétrante émotion de sa voix quand il me dit :

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur,
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir lui-même.

— Cette histoire tragique, reprit-il avec plus de force, est bien simple. Ce jeune Pierre F.... était un brave garçon, orphelin, dont j'avais connu les parents, et qui travaillait dans les bureaux d'une grande imprimerie de la ville voisine. Nous le recevions volontiers : il avait des sentiments élevés, l'amour du travail, une conduite parfaite.

Nous savions que, chez lui, il passait ses soirées solitaires à lire des livres excellents, que lui recommandaient de bons esprits.

Il y a quelques années, parut un volume, émané d'un romancier fort connu par des œuvres de rare immoralité, et qui, pour montrer la souplesse de son talent, avait voulu prouver à tous qu'il pouvait, artificiellement, écrire comme s'il croyait en Dieu, et faire un livre chrétien, comme un franc-maçon construit une cathédrale.

Le jeune Pierre F.... eut la pensée de le lire. Et son jugement, dont la droiture naturelle n'avait pas encore acquis toute sa plénitude, y fut trompé, ainsi que quelques autres esprits non formés ou mal formés.

Parmi ceux-là, un prélat, trop prompt à écrire, avait adressé, disait-on, à l'auteur, des félicitations qui eurent le fâcheux effet d'endormir les défiances. C'est ainsi qu'à notre vu et su, Pierre F.... prêta à notre fille ce livre de religiosité fausse et morbide que nous n'avions pas lu et que nous ne lûmes point.

Notre chère fille, inconsciente du mal, n'eut pas le discernement nécessaire pour en juger sainement.

Il y eut en elle, à la suite de cette lecture, des moments de rêverie qu'elle n'avait pas auparavant; et peut-être eut-elle, ainsi que ce jeune homme, le désir secret de lire encore quelqu'autre ouvrage de ce même auteur, dont les pages l'avaient charmée et où toutes choses se passaient, paraît-il, dans des régions d'un impalpable idéal.

Elle savait bien, par quelques ouï dire, la triste renommée de l'écrivain qui avait publié ce volume. Mais, induite en erreur par ce qui lui avait semblé traduire des élans d'âme vers Dieu, elle était invinciblement persuadée que ces imputations, envers l'auteur d'un tel livre, ne pouvaient être que des calomnies.

Nos appréciations sur cet écrivain (qui n'étaient, du reste, que des échos, car nous n'en connaissions personnellement rien) étaient par elle accusés d'injustice, bien que nous ne fissions que répéter le jugement des hommes les plus graves et les plus compétents. Nos débats, à cette occasion, causèrent entre nous le premier nuage.

Pierre F.... voulut s'assurer de la vérité sur ce point: et il lut un ou deux volumes un peu inquiétants, mais relativement inoffensifs, qu'il eut le tort de prêter à Madeleine et que celle-ci eut le tort considérable de lire sans nous en parler.

Peu à peu les ouvrages de cet homme entrèrent clandestinement dans ma maison. Peu à peu l'âme honnête de ces deux enfants fut souillée par le

spectacle des scènes d'infamie, évoquées par ce corrupteur. Peu à peu, le poison s'infiltra en eux. — Vous devinez le reste... Mais nous, hélas! nous ne devinions rien!

L'humeur de ma fille était changée : elle avait d'immenses tristesses, dont je cherchais vainement les causes. Elle, si épanouie jadis, s'absorbait des journées entières dans des silences, dont ni sa mère ni moi ne parvenions à la faire sortir. Son caractère si doux, si avenant, si gai, était devenu irritable. Elle évitait nos regards. Nous ne pouvions nous expliquer cette déformation. Les visites de Pierre F.... étaient extrêmement rares, bien qu'on le rencontrât parfois se promenant aux environs. Nous n'avions aucun soupçon.

J'essayais de tous les moyens pour guérir en l'âme de mon enfant le mal inconnu dont j'ignorais la nature, pour distraire sa souffrance cachée, pour porter son esprit dans ces régions supérieures, où la contemplation du beau donne aux cœurs les plus agités un moment de paix souveraine.

Un soir d'hiver nous étions assis tous trois autour du foyer. Après avoir lu quelques pages d'un livre de piété, qui laissa ma fille inattentive, je pris un volume de mon poète favori et je lus, dans les *Rayons et les Ombres,* le chef-d'œuvre qui est intitulé : *Regard dans une mansarde.*

A la cinquième strophe, l'accent de ma voix eut un frémissement particulier : car les beaux vers du poète

faisaient revivre tout à coup devant moi l'image de ma bien-aimée fille, à l'époque, si récente encore et qui semblait déjà si lointaine, où elle était l'ange de la maison :

Et dans l'intérieur par moments luit et passe
Une ombre, une figure, une fée, une grâce,
Jeune fille du peuple au chant plein de bonheur,
Orpheline, dit-on, et seule en cet asile,
Mais qui parfois a l'air, tant son front est tranquille,
De voir distinctement la face du Seigneur.

On sent, rien qu'à la voir, sa dignité profonde.
De ce cœur sans limon nul vent n'a troublé l'onde,
Ce tendre oiseau qui jase ignore l'oiseleur,
L'aile du papillon a toute sa poussière,
L'âme de l'humble vierge a toute sa lumière,
La perle de l'aurore est encore dans sa fleur.

Ma visible émotion avait, dès les premiers vers que je viens de citer, éveillé l'attention de Madeleine. Elle aussi se revoyait, Eve sans tache, dans son paradis, aujourd'hui perdu. Son regard, fixe et baissé, paraissait plonger dans des profondeurs insondables. Sa poitrine était haletante.

Je continuai :

Le matin elle chante et puis elle travaille,
Sérieuse, les pieds sur sa chaise de paille,
Cousant, taillant, brodant quelques dessins choisis.
Et tandis que, songeant à Dieu, simple et sans crainte,
Cette vierge accomplit sa tâche auguste et sainte,
Le silence rêveur à sa porte est assis.

Ainsi, Seigneur, vos mains couvrent cette demeure,
Dans cet asile obscur qu'aucun souci n'effleure,

Rien qui ne soit sacré, rien qui ne soit charmant,
Cette âme, en vous priant pour ceux dont la nef sombre,
Peut monter chaque soir vers vous sans faire d'ombre
Dans la sérénité de votre firmament.

En levant les yeux, j'aperçus deux larmes qui roulaient silencieusement.

Nul danger ! nul écueil.... Si l'aspic est dans l'herbe,
Hélas ! hélas ! le ver est dans le fruit superbe !
Pour troubler une vie, il suffit d'un regard....
La curiosité qu'a l'esprit de la vierge
Fait une plaie au cœur de la femme plus tard.

Plein de ces chants honteux, dégoût de la mémoire,
Un vieux livre est là haut sur une vieille armoire,
Par quelque vil passant dans cette ombre oublié;
Roman du dernier siècle, œuvre d'ignominie!
Voltaire alors régnait, ce singe de génie,
Chez l'homme en mission par le diable envoyé.

L'agitation de Madeleine devint extrême. Je ne savais que penser. Autour de moi, je sentais planer le pressentiment de quelque chose de terrible. Je poursuivis :

Frêle barque assoupie à quelques pas d'un gouffre !
Prends garde, enfant, cœur tendre où rien encor ne souffre.
O pauvre fille d'Eve, ô pauvre jeune esprit !
Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie,
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénie !
Avec son œil de flamme il t'espionne et rit.

Oh ! tremble ! ce sophiste a sondé bien des fanges !
Oh ! tremble ! ce faux sage a perdu bien des anges !
Ce démon, noir milan, fond sur les cœurs pieux,
Et les brise, et souvent, sous ses griffes cruelles,

Plume à plume j'ai vu tomber ces blanches ailes,
Qui font qu'une âme vole et s'enfuit dans les cieux !

Il compte de ton sein les battements sans nombre,
Le moindre mouvement de ton esprit dans l'ombre :
S'il penche un peu vers lui, fait resplendir son œil ;
Et comme un loup rôdant, comme un tigre qui guette,
Par moments, de Satan, visible au seul poète,
La tête monstrueuse apparaît à ton seuil !

Madeleine, ployée sur elle-même, sanglotait. Pâle comme une morte, sa mère ne respirait plus.

Hélas ! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme,
Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme.
Ce soir tu pencherais ton front triste et boudeur....
Et demain tu rirais de la sainte pudeur !

En ce moment, Madeleine se jeta à mes pieds avec des convulsions de douleur. Et, cachant sa tête dans sa main, elle poussa ce cri déchirant :

— Oh ! mon père, j'ai péché !

Je fus foudroyé....

Que vous dirai-je, mon pauvre ami ? Tout cela s'est su dans le pays. Ma pauvre fille n'ose plus se montrer. Elle se tient constamment dans sa chambre, avec les volets à demi fermés. Tout à l'heure j'ai vu qu'elle vous apercevait, et elle s'est reculée vivement. Ma femme ne sort plus que pour aller à l'église, enveloppée dans un voile épais, qui la rend méconnaissable. Et moi, mon ami, je suis devenu ce que vous voyez.

Ma fille a dit à Dieu ce qu'elle a dit à son père terrestre : J'ai péché.... Toutefois, si le prêtre a pro-

noncé sur elle la parole du pardon divin, il a été impuissant à lui rendre la félicité perdue....

Il me montra sa maison.

— Ce nid d'honnêteté, de travail et de bonheur est détruit. Le malfaiteur a passé là comme en d'autres foyers heureux qu'il a souillés au même prix, — oui, au même prix, — et il a touché son salaire.

Je le regardai, ne comprenant point ses paroles.

Il tira de sa poche un volume de la bibliothèque Charpentier et me montrant, dans le catalogue de la couverture, le titre d'un ouvrage, que je ne vous cite point, il eut un sourire d'une épouvantable amertume.

— Ce livre, me dit-il, se vend 3 fr. 50. Les droits d'auteur varient de 10 à 25 0/0. C'est de 7 à 18 sous que cet homme perçoit par chaque famille qu'il empoisonne. C'est la somme que lui rapporte notre vie brisée.. .

Le soir, ni sa femme ni sa fille n'assistèrent au repas. Guillaume, le jeune officier et moi, nous dînâmes silencieusement.

Dans la chambre, où je me retirai de bonne heure, je ne pus dormir. Ce drame roulait en ma pensée.

Le volume de Victor Hugo était sur la table. Je voulus relire, pour me mieux souvenir, ce *Regard dans une mansarde*, dont les beaux vers se trouvaient mêlés au récit de ce malheureux père au désespoir. Et, en ouvrant le volume, mes yeux tombèrent sur cette autre page par laquelle je vis jusqu'à quel degré peuvent descendre ceux qui, après avoir

employé leur plume à tout outrager, sont devenus par là insensibles à tout outrage, et sans nulle honte devant tous les mépris :

Jeune homme, ce méchant fait une lâche guerre.
Ton indignation ne l'épouvante guère.
Crois-moi donc, laisse en paix, jeune homme au noble cœur,
Ce Zoïle à l'œil faux, ce malheureux moqueur.
Ton mépris? mais c'est l'air qu'il respire. Ta haine?
La haine est son odeur, sa sueur, son haleine.
Il sait qu'il peut souiller sans peur les noms fameux,
Et que, pour qu'on le touche, il est trop venimeux.
Il ne craint rien : pareil au champignon difforme
Poussé dans une nuit au pied d'un chêne énorme,
Qui laisse les chevaux autour de lui paissant
Essayer leur dent folle à l'arbuste innocent;
Sachant qu'il porte en lui des vengeances trop sûres,
Tout gonflé de poison, il attend les morsures.

Cette histoire, mon cher ami, c'est cent mille histoires dans une seule. Sauf les détails, qui varient de l'une à l'autre et donnent à chacune sa physionomie particulière, toutes sont semblables. C'est le récit de ce qu'accomplissent dans d'innombrables familles, partout et en tous temps, ces écrivains criminels. Le talent que quelques-uns peuvent avoir n'est qu'une circonstance aggravante, car s'il leur a été donné, ce fut pour élever leurs frères et non pour les avilir, pour édifier et non pour détruire, pour multiplier la vie et non pour assassiner.

Beaucoup se sont enrichis à leur labeur de meurtriers.... Heureux les pauvres! »

*
* *

Henri Lasserre avait cessé de parler et je l'écoutais encore.

— Que vous m'avez remué, lui dis-je. Jamais je n'ai frémi avec autant de terreur devant une scène plus poignante. Mais jamais je ne pourrai la transcrire comme je viens de l'entendre.... Ma mémoire n'y suffirait point.

Il réfléchit un instant et me dit avec un sourire :

— *Noli timere*. Ne crains point, homme de peu de foi. Pour écrire, comme le dit le Père Gratry, la première condition est de prendre une plume.

Le lendemain mon hôte illustre me reconduisait en gare, au Buisson, où je prenais congé de lui, tout heureux de pouvoir faire partager aux nombreux amis de Lourdes qui m'en avaient exprimé le vif désir, les appréciations d'un si haut intérêt que l'on vient de lire.

Ce fut quelques jours après mon voyage aux Bretoux que les calomnies de Zola contraignirent Henri Lasserre à publier dans les journaux les lettres magistrales dont la presse a retenti.

Le recueil de ces lettres, accompagné de pièces justificatives accablantes, paraît à la librairie Dentu, au moment même où nous publions les conversations de l'historien de Notre-Dame de Lourdes.

Les deux brochures, dont l'une a attendu l'autre pour paraître, se complètent sans se répéter. Si elles sont unes dans leur variété, elles ne sont pas moins variées dans leur unité.

Ici, la parole improvisée surprise dans tout son abandon et son imprévu dans l'intimité de la causerie.

Là, des lettres éloquentes, de puissance condensée et de forme incomparable accomplissant une œuvre de haute justice.

Ensemble, ces deux brochures montrent tour à tour et l'écrivain que le monde connaît et le causeur,

— l'homme lui-même, que la plupart ignorent, car il est de ceux qui vivent dans la retraite et la paix des champs, réalisant loin des villes la devise et le conseil du Poète :

Ami, cache ta vie et répands ton esprit.

Librairie BLOUD et BARRAL

4, rue Madame, et 59, rue de Rennes, Paris.

PRINCIPALES ŒUVRES DE M. LOUIS COLIN

LE PARFUM DE LOURDES

RÉCITS ET SOUVENIRS

Vol. in-8° écu de 440 pages. — 5e édition. — Prix : **3 fr. 50** ; franco poste, **4 fr.**

NOTRE-DAME DE PONTMAIN

SON MESSAGE A LA FRANCE

Magnifique in-8° enrichi de 15 illustrations. — Prix : **4 fr.** ; franco poste, **4 fr. 50.**

De ces deux ouvrages, dont le premier a consacré le talent de l'écrivain, déjà bien connu comme journaliste par de fort remarquables correspondances à la presse catholique et par plusieurs publications rapidement épuisées ; le dernier, **Notre-Dame de Pontmain, son Message à la France,** est précédé des deux lettres qui suivent, et qui nous dispensent de tout autre éloge.

La première est du R. P. Monsabré :

Le Havre, 26 mars 1894.

Mon cher Ami,

Je viens de recevoir les dernières feuilles et d'achever la lecture de votre ouvrage sur la Vierge de Pontmain. C'est un livre d'espérance, touchant et doux au cœur. Vous y résumez l'histoire des miséricordes de Marie sur ce cher pays de France qu'un de nos vieux évêques appelait son royaume : *Regnum Galiæ*, *Regnum Mariæ*.

Dussent les critiques méticuleux vous reprocher de vous être attardé en des récits étrangers, en apparence, à l'événement miraculeux dont vous voulez faire ressortir l'importance, je trouve que vous avez bien fait. L'apparition de Pontmain est une des dernières étapes du chemin des merveilles, sur lequel nous marchons depuis plus d'un demi-siècle, toujours poursuivis et devancés par l'amour maternel qui nous prépare un dernier refuge et un port de salut dans le cœur miséricordieux de Jésus. Marie veut nous sauver. Après les sinistres avertissements de la Salette, les pressantes invitations à la pénitence et à la prière qui se sont fait entendre à Lourdes, la Vierge de Pontmain nous sollicite encore et daigne nous avertir que *son Fils se laisse toucher*. Depuis, mesurant les mouvements de son tendre cœur sur les mouvements du cœur de Jésus, elle nous a dit à Pellevoisin : *Je suis toute miséricordieuse*.

Mais sommes-nous dignes des miséricordes du Sauveur et de sa divine Mère? Sourds à tous les avertissements et à toutes les promesses de l'amour, et accroissant, chaque jour, la somme de nos iniquités, ne mériterons-nous pas, comme le peuple ingrat, à qui Dieu envoyait ses prophètes, de disparaître dans une suprême catastrophe, après laquelle l'amour divin pourra dire à la France : « Qu'ai-je dû faire pour te sauver que je n'aie pas fait? — Et tu n'as pas voulu! *Et noluisti!* Les promessses du

Ciel ne sont pas absolues quand il s'agit de l'avenir temporel des nations, et tout semble conspirer, dans nos malheureux jours, contre leur efficacité.

Voilà ce que pensent et ce que disent les âmes mélancoliques qui ne voient que le côté noir de notre situation. Marie, comme vous le faites si justement et si vigoureusement ressortir, leur a répondu dans son message de Pontmain. Il commence par un MAIS qui résume toutes les objections du pessimisme découragé, et la réponse à ce MAIS c'est : PRIEZ, MES ENFANTS.

Est-ce qu'on a cessé de prier depuis cette céleste invitation ? Tous les jours, sur l'ordre du chef de l'Eglise, des milliers de prêtres et de fidèles implorent la Mère de miséricorde. Dans tous ces sanctuaires, Marie est invoquée par des foules confiantes.

Huit millions de souscripteurs élèvent sur les hauteurs de Montmartre le temple votif dont chaque pierre est une prière où la miséricorde doit venir embrasser la justice, et d'où le cœur du roi d'amour doit régner sur la France.

Ah! si dix justes pouvaient sauver Sodome, comment ne pas espérer que des millions de croyants puissent sauver la France ? — J'ai bien dit, mon ami, votre livre est un *livre d'espérance*. Qu'il se répande partout pour réconforter les cœurs, et que la Vierge Marie, par les mains de son très doux Fils, bénisse les pages éloquentes que vous avez écrites en son honneur : *Te cum prole pia benedicat Virgo Maria !*

F. J. M.ª L. MONSABRÉ,
des Frères-Prêcheurs.

Celle-ci est de l'illustre historien de Lourdes lui-même :

Les Bretoux, 31 mars 1894.

Mon cher Ami,

Quelle bonne nouvelle vous m'annoncez ! *Notre-Dame de Pontmain* va enfin paraître. Ce sera la même foi, le même charme, le même sentiment, la même poésie, le même talent que l'on rencontre dans le *Parfum de Lourdes*. Je me réjouis, je vous applaudis, je félicite tous ceux qui vous liront, et qui, après vous avoir lu se sentiront portés par un souffle de grâce à aller prier en son sanctuaire, la très sainte Vierge dont vous vous êtes fait l'éloquent historien.

Vous avez préparé et composé votre livre dans des conditions parfaites. C'est par la prière que vous avez demandé à Dieu de guider les investigations de votre esprit. C'est par des enquêtes approfondies; c'est en habitant longtemps les lieux qui furent le théâtre des évènements que vous racontez; c'est en écoutant attentivement la voix des témoins directs et des témoins indirects; c'est en sachant découvrir, avec d'autres grands faits religieux, d'étonnantes coïncidences, que vous avez donné à votre œuvre sa physionomie propre et attachante.

Je prie Celle dont vous avez successivement célébré la gloire à Lourdes et à Pontmain de bénir le livre et l'auteur.

Vous êtes un de ses meilleurs ouvriers. Chaque année, j'ai la joie de vous rencontrer à Lourdes à l'époque du Pèlerinage national. Je vous y vois, interrogeant ceux qui ont reçu des grâces surnaturelles, et j'admire avec quelle méthode, avec quelle pénétration, avec quel pieux amour vous remplissez cette mission.

Ceux que vous entretenez ainsi se sentent aimés.

Leur cœur s'ouvre devant vous, et ils vous font pénétrer au-delà du fait matériel, en vous révélant l'intime d'eux-

mêmes. De là les récits si convaincants, si intéressants et si vrais que vous envoyez aux journaux catholiques, dont vous êtes le correspondant, et que l'on reproduit partout.

Telle a été votre préparation lointaine et proche à écrire *Notre-Dame de Pontmain*. Il n'est point surprenant que vous ayiez réussi deux fois. Nul, cher ami, n'en saurait être plus heureux que moi.

Ex imo corde in Xo et B. M. V. I.

Henri LASSERRE.

20557 — Laval, imprimerie Chailland, rue des Béliers.

Librairie BLOUD et BARRAL

4, rue Madame, et 59, rue de Rennes, Paris.

PRINCIPALES ŒUVRES DE M. L. COLIN

LE PARFUM DE LOURDES

RÉCITS ET SOUVENIRS

Vol. in-8° écu de 440 pages. — 5e édition. — Prix : 3 fr. 50; franco poste, 4 fr.

NOTRE-DAME DE PONTMAIN

Son Message à la France

Magnifique in-8° enrichi de 15 illustrations. — Prix : 4 fr.; franco poste, 4 fr. 50.

Librairie DENTU, Palais-Royal

LETTRES DE HENRI LASSERRE

A PROPOS DU ROMAN DE ZOLA

SUIVIES DE PIÈCES JUSTIFICATIVES

Prix : 1 fr. 50.

20570 — Laval, imprimerie Chailland, rue des Béliers, 2 (place des Arts).